

plait, et qu'ils étendaient les bras pour les saisir. Ils se serrèrent davantage l'un contre l'autre, par un mouvement instinctif, et ce qu'ils souffrirent est indicible, car l'illusion à laquelle ils étaient en proie était plus cruelle que la mort elle-même. Leurs tempes battaient violemment, et leur visage était inondé d'une sueur froide. L'excès de la torture leur arracha un cri simultané, qui paraissait s'échapper du fond de leur âme.

Au même instant un rayon de lumière produisit dans les ténèbres une sorte d'effet fantasmagorique, et Hubert reparut sur le seuil de la chambre, avec sa lampe.

Le vieillard tressaillit en entendant le cri poussé par les deux pages; il hâta le pas, et demanda vivement la cause de ces lamentations soudaines.

Lionel et Conrad, au son de cette voix, se redressèrent et jetèrent autour d'eux des regards effrayés; mais en voyant d'un côté l'intendant et de l'autre les trois personnages mystérieux, ils comprirent que leur imagination s'était égarée. Le soulagement soudain qu'ils éprouvèrent opéra en eux une telle réaction qu'ils chancelèrent contre le mur; puis, cédant à la plénitude de leurs sentiments, ils se jetèrent dans les bras de l'un de l'autre, et pleurèrent abondamment.

— Oh! sûrement la mort ne peut plus avoir pour nous d'amertume! exclama Conrad.

— La mort! non... non, mes pauvres enfants! dit le vieil Hubert avec émotion. Vous avez été trop torturés déjà, et Dieu me pardonne d'avoir été obligé de vous faire si longtemps souffrir!

La joie et l'espérance produisent souvent des effets semblables à ceux du malheur: tremblants, n'osant en croire leurs oreilles, et craignant d'être victimes d'une nouvelle erreur de leurs sens, Lionel et Conrad demeurèrent immobilisés, se tenant réciproquement et les yeux fixés sur l'intendant avec une anxiété inexprimable.

Mais la figure du vieillard avait une expression de bienveillance à laquelle on ne pouvait se tromper: en y lisait, en effet, un chagrin profond, de bonnes nouvelles pour le présent, et de l'espérance pour l'avenir. De grosses larmes même, on de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Et ce qui était plus étonnant encore, les trois personnages mystérieux, tout à l'heure si sombres et si lugubres, se débarrassèrent de leurs manteaux; et, au lieu de spectres, les deux pages virent trois hommes d'une quarantaine d'années, à l'air mélancolique, et qui n'avaient dans leur aspect rien de terrible. Ils avaient entre eux une ressemblance remarquable, et c'étaient de fort beaux hommes, en dépit de leurs figures pâles et creuses: il était aisé de deviner qu'ils étaient frères.

Mais ce qui se passait était-il une réalité, ou n'était-ce qu'une illusion? le vieil Hubert tira Lionel et Conrad de leur incertitude.

— Pardonnez-nous, jeunes gens, dit-il, parlez-moi et à mes compagnons ici présents de vous avoir fait endurer tant de tortures et d'angoisses! Mais il était nécessaire de conserver certaines apparences devant les deux misérables qui étaient là tout à l'heure et qui sont les agents d'un pouvoir diabolique que vous connaîtrez plus tard.

— Mais la statue de bronze, demanda Lionel qui pouvait à peine en croire ses yeux et ses oreilles, est-ce donc une chose sans signification et une simple menace qui n'est jamais mise à exécution?

— Hélas! hélas! plutôt à Dieu qu'il en fût comme vous dites! exclama Hubert. Oh! si ces murs pouvaient parler, quelles horribles histoires ils auraient à raconter!

Et le vieillard trembla sous l'influence des pensées qui se pressaient dans son cerveau.

— Je vois que ma question vous a fait du mal, dit Lionel en saisissant la main du vieillard et en la pressant cordialement, tandis que je devrais n'avoir à vous adresser que des paroles d'action de grâce! Mais dites-moi tout de suite que notre vie est à l'abri.

— Dieu me garde de toucher à un cheveu de votre tête; cria Hubert profondément affecté.

— Non, ne craignez rien, ne redoutez de nous aucune violence, dirent simultanément les trois frères.

Alors Lionel et Conrad, ne doutant plus qu'ils étaient sauvés, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et pleurèrent de joie, comme ils avaient pleuré dans leur angoisse; puis, dans leur délire, ils

embrassèrent l'intendant et les trois frères, tour à tour, en les assurant de leur éternelle reconnaissance.

Quand leur excitation fut un peu calmée, Hubert leur dit:

— Mes jeunes amis, vous devez avoir assez de ce lieu horrible: suivez-moi; quoique je n'aie pas à vous conduire loin, ce sera, dans tous les cas, dans un lieu plus agréablement que celui où vous avez passé par tant de tortures.

En parlant ainsi, le vieillard sortit, non par la porte conduisant dans la chambre de la statue, mais par celle qui lui faisait face. Cette dernière porte, comme on se rappelle, communiquait avec un corridor voûté. Mais au lieu de s'engager dans le passage, Hubert pressa un ressort dans la partie du mur qui touchait à la chambre circulaire, et une masse de maçonnerie solide s'ouvrit pour livrer passage aux pages, aux trois frères et à l'intendant, puis se referma en s'adaptant si admirablement avec l'autre partie de la muraille, que l'œil le plus habile n'aurait pu découvrir qu'il y avait là un moyen de communication.

XXVI

La société des morts.

L'appartement sur lequel ouvrait la porte dont nous avons parlé à la fin du précédent chapitre, était haut et spacieux. Tout à fait à l'autre extrémité étaient trois ou quatre trous étroits, protégés à l'intérieur par des sortes de jalousies, qui, tout en laissant passer l'air, empêchaient que rien ne tombât dans la chambre, ni qu'on pût voir du dehors ce qui s'y passait.

Trois lampes suspendues au plafond répandaient une lumière douce et égale.

Cette pièce était confortablement meublée, et disposée de façon à servir à beaucoup de monde. Une large table occupait le centre, et tout autour étaient placées au moins cinquante chaises. Des buffets étaient chargés de corpes, d'assiettes et de tous les divers articles nécessaires dans la tenue d'une maison.

Outre celle dont nous avons parlé, cet appartement avait huit portes, quatre d'un côté et quatre de l'autre. Mais comme elles étaient toutes fermées au moment de l'entrée des deux pages, il leur fut impossible d'imaginer où elles conduisaient.

Hubert fit signe à Lionel et à Conrad de s'asseoir; et les trois frères s'empressèrent de leur servir du vin, des fruits et du pain. Ils se retirèrent ensuite par l'une des portes que nous avons mentionnée, et les deux pages restèrent seuls avec l'intendant.

— Buvez un peu de vin, mes enfants, dit Hubert, et mangez. Je vous donnerai ensuite certaines explications qui vous prépareront à votre nouvelle existence.

Ces paroles produisirent en effet désagréable aux oreilles de Lionel et de Conrad, qui ne purent s'empêcher de tressaillir; car l'idée leur vint que, s'ils avaient la vie sauve, leur liberté était encore en question.

— Mes amis, leur dit Hubert lorsqu'ils eurent goûté au vin, vos manières m'ont déjà convaincu que vous avez prévu en partie la destinée qui vous attend. Le fait est qu'on vous a sauvé la vie, mais c'est aux dépens de votre liberté. A partir de ce moment, vous resterez morts pour le monde, à moins qu'il n'arrive un jour heureux.

— Ah! alors il y a de l'espérance même dans le nouveau malheur qui nous frappe! exclama Lionel en prenant la main du vieillard.

— Parlez... parlez! s'écria Conrad. Sauvez-nous, s'il est possible, du désespoir. Vous dites que nous devons rester morts pour le monde, à moins...

— A moins qu'un événement ne change la position des affaires, ajouta Hubert, au point d'annihiler le pouvoir de la statue de bronze et de vous rendre, vous et beaucoup d'autres, à la vie et à la liberté.

— Et si un pareil événement n'arrivait pas? demanda Conrad qui sentit ses forces défaillir.

— Alors, hélas! vous passeriez ici le reste de votre existence, répondit Hubert d'un ton solennel.

— Comment! en prison pour toute la vie! exclama Conrad en bondissant sur ses pieds. Oh! non, non; vous ne pourriez être cruel à ce point; c'est impossible, impossible!

— Réfléchissez donc, mon bon monsieur, ajouta Lionel, nous sommes jeunes, nous avons des parents, des amis que nous aimons, que notre sort intéresse, et mille raisons nous attachent à la vie.